

Universitäts- und Landesbibliothek Tirol

André Hofer et l'insurrection du Tirol en 1809

Clair, Charles

Paris [u.a.], 1880

VIII. Préparatifs de l'Insurrection

VIII

PRÉPARATIFS DE L'INSURRECTION.

Hofer, cependant, pensait ne devoir pas laisser la Providence faire les choses toute seule. Indigné de la persécution dont les prêtres, dans sa vallée même, étaient les victimes, et de la servitude où gémissait son pays, il avait résolu de tout sacrifier pour délivrer ses compatriotes.

Le soulèvement général était préparé de longue main, et depuis longtemps une vaste conspiration s'ourdissait dans l'ombre.

Dès le 13 novembre 1808, le kreishauptmann de Bozan faisait part au gouvernement des indices les plus inquiétants : on savait vaguement que les paysans tenaient de mystérieux conventicules, préparaient des mouvements séditieux, et qu'un complot menaçait déjà d'éclater à Méran et à Brixen. On désignait même les principaux chefs, en particulier le Sandwirth. Hofstetten reçut du commissariat général l'ordre de saisir habilement la trame. Mais il eut beau citer et interroger les hommes déclarés suspects, il ne parvint pas même à tenir un des fils de cet immense réseau qui enveloppait dès lors tout Vintschgau, les vallées de l'Adige et de l'Eisack, Wipptal et Unterinnthal. Et cependant les centres de réunions clandestines étaient presque partout les hôtelleries des vallées.

Les aubergistes tyroliens étaient en gé-

néral des propriétaires aisés qui avaient toujours, sinon de l'argent dans leurs coffres, du moins beaucoup de crédit et d'influence. Chez eux s'entassaient peu à peu les armes, les munitions et les vivres; chez eux, dimanches et fêtes, les hommes se réunissaient pour parler des intérêts communs, et surtout pour prendre part à l'exercice du tir.

On sait à quel point le tir à la carabine est cher aux Tyroliens. C'est pour tous le divertissement préféré; pas une vallée, pas un village qui n'ait un lieu spécialement réservé, ou du moins convenablement disposé pour ce jeu favori.

En vain le gouvernement bavarois voulut-il abolir cette coutume nationale, qui lui semblait à bon droit dangereuse pour lui; elle se maintint, surtout dans les localités éloignées des villes.

Là, des vieillards alertes comme des jeunes gens, des adolescents forts comme des hommes, rivalisaient d'ardeur et d'adresse pour toucher le but, ordinairement éloigné de cent cinquante à deux cents pas, et gagner le prix exposé parmi les guirlandes de fleurs et les drapeaux aux couleurs nationales.

L'exercice du tir devenait donc une excellente école pour les futurs défenseurs du pays ; et si l'on songe qu'ils étaient presque tous de ces hardis chasseurs accoutumés dès l'enfance à grimper sur les pics les plus escarpés, à poursuivre le chamois jusqu'aux régions des glaces et au bord des précipices, sans autres armes que leur carabine et leur bâton ferré, sans autres provisions qu'un peu d'eau-de-vie, de fromage et de pain, on comprendra facilement quels soldats Hofer allait réunir au

premier signal, et quels terribles adversaires se donnaient les bureaucrates bava-rois par leur imprudente tyrannie.

D'ailleurs, le chef de l'insurrection tyro-lienne pouvait compter sur le secours de l'Autriche, et même il avait à Vienne un puissant et fidèle ami. C'était l'ancien gou-verneur du Tyrol, l'archiduc Jean.

Quand, au milieu de l'année 1805, ce prince quitta le pays au grand regret d'un peuple qu'il avait paternellement gouverné, André, en sa qualité de député de sa val-lée, fut un de ceux qui l'accompagnèrent jusqu'à Bruneck, et reçurent avec ses adieux l'espérance qu'on se reverrait un jour.

Une fois à Vienne, l'archiduc n'oublia point le Sandwirth et le choisit pour son principal confident. Se croyant permis de tourner au profit de l'Autriche l'exaspéra-tion de ces montagnards, indignement op-

primés, il échangea avec l'aubergiste et ses amis une secrète correspondance confiée à de fidèles messagers, qui passaient impunément d'Autriche en Tyrol suivant les sentiers des chasseurs au milieu des montagnes.

Pour plus de précaution, les communications délicates se dérobaient à l'œil des plus malins fonctionnaires sous des formules allégoriques comprises de ceux-là seuls qui avaient la clef de l'énigme. Il s'agissait ordinairement d'un fiancé forcé par une longue absence d'interrompre des relations avec une bonne famille tyrolienne, et qui, fort désireux de les renouer, proposait à cet effet certains moyens, en apparence les plus pacifiques du monde. Le dernier message de l'archiduc Jean, à la date du 22 décembre 1808, invitait Fr. Nissing, cafetier à Bozen, Pierre Hüber ou

Grüber, aubergiste à Bruneck, et le Sandwirth à se rendre à Vienne, pour convenir des dernières mesures à prendre. Ce billet était écrit au nom du prince par un Tyrolien, Antoine Steger, armurier de l'empereur et adressé à Nessing.

« Monsieur et cher cousin, disait-on, enfin le fiancé est tout décidé à aller bientôt lui-même chercher sa promise... En lisant le billet désolé que celle-ci lui adressait : « Est-ce ma faute à moi, s'est-il écrié
« en branlant la tête, si l'on ne m'a pas
« permis plus tôt de l'épouser! Mais elle
« se réjouira d'autant plus qu'elle a plus
« longtemps attendu et souffert. »

« De fait, elle peut se vanter d'être heureuse, car elle ne trouvera pas au monde un si brave, un si bel homme. Le fiancé m'a donc pressé d'écrire sans retard au père de la mariée, et de l'inviter à se

rendre ici le plus tôt possible au festin des noces, avec ses bons amis et frères de la vallée de l'Adige, et aussi ceux de l'Innthal, sans oublier le Barbon (surnom d'Hofer). Que ne sont-ils ici déjà ! Cher monsieur et cousin, faites bien toute chose, préparez les conviés à la noce. J'ai charge de vous le dire ; car tout doit être si proprement ordonné que rien de tel ne se soit jamais vu. Le fiancé, vers la fin de janvier, se rendra à Grætz, pour s'occuper des diamants, et, de là, ira voir sa future épouse. Dieu leur donne bénédiction et bonheur ! Ici, rien de nouveau, sinon que les Espagnols, à cette heure, doivent être battus. Les Français sont quand même de bons et braves soldats... »

Sur cet avis, nos trois Tyroliens partaient pour Vienne le 16 janvier. A peine arrivés, ils eurent avec le prince de fré-

quentes entrevues dans lesquelles le plan de délivrance fut définitivement arrêté. Ils promettaient au nom de leurs compatriotes de se soulever au premier signal et de profiter de leurs relations avec les Grisons et les Suisses pour opérer un mouvement qui se communiquerait bientôt à la Souabe d'un côté, au Piémont de l'autre. Après s'être entendus avec l'archiduc et le baron de Homayr, intendant au 8^e corps d'armée, sur toutes les questions de temps, de lieux et de personnes, les voyageurs reprirent la route des montagnes, et, se divisant le pays, se mirent à parcourir les communes où chacun d'eux comptait le plus d'amis. Comme on peut le deviner, la plupart étaient encore des aubergistes. Hofer fit entre autres deux conquêtes importantes en la personne de Jacob Siebe-

rer, de Saint-Jean, à qui sa bravoure avait précédemment mérité le brevet de major, et de Joseph Staub, de Hall, l'un des héros de l'insurrection.

Après avoir parcouru les environs de Salzbouurg et les vallées de Brixen, de Ziller, de l'Inn et de Wipp, André regagna Passeyer, sans qu'un seul Bavarois soupçonnât rien de son périlleux voyage. Bientôt, tous les gens de Passeyer, de Vintschgau, du Nonsberg, du Sulzberg (Val di Non e di Sole) se racontèrent tout bas l'entrevue de Vienne, et jurèrent de seconder le Sandwirth.

Ce serait toujours une erreur de croire que les paysans seuls conçurent le projet de la délivrance. Hofer rallia à sa cause les plus nobles familles du pays aussi bien que les montagnards, et, pour citer un exemple, voici comment, la lutte déjà en-

gagée, il gagna trois jeunes gentilshommes et sut les entraîner avec lui.

Un jour, il se rend à un château (1) habité par Népomucène de Schasser et ses deux frères. A peine entré, le Sandwirth, un grand rosaire et une image de la sainte Vierge au cou, adresse aux nobles habitants la salutation tyrolienne : « Loué « soit Jésus-Christ. » Et tout aussitôt : « Je me suis arrêté ici pour dire qu'on doit partir pour délivrer la patrie. » Les trois jeunes gens d'applaudir. Mais la jeune femme de Népomucène fond en larmes à ces mots; en vain son mari la console; en vain l'aïeule, avec un courage vraiment spartiate, lui répète qu'après tout il est beau de mourir pour son pays; ni ces

(1) Il se nomme aujourd'hui Windeck et les touristes le visitent souvent.

belles maximes, ni ces tendres exhortations ne calmaient une trop légitime douleur.

Cependant, comme l'exigent les lois de l'hospitalité tyrolienne, une bouteille de vin avait été placée devant l'étranger. Celui-ci se lève et, portant la santé de la jeune dame : « Longue et heureuse vie, Madame, dit-il ; mais, de grâce, laissez-moi tout doucement emmener votre mari, et ne pleurez pas trop, de peur que votre petite Fanny, qui est dans vos bras, ne s'éveille et ne se désole. »

La victoire était remportée, et la jeune femme, debout, tendait la main au Sandwirth, qui, la secouant fortement : « Voilà, s'écria-t-il, une bonne Tyrolienne ! »

« Mais, mon brave, interrompit Népomucène de Schasser, quel mauvais sabre avez-vous là ! cela ne peut aller ainsi. » —

« Oh ! dit Hofer, qu'importe le sabre, si le cœur est bon ? »

Mais déjà le gentilhomme lui ceignait au côté son épée de Hauptmann, dont la poignée figurait une croix.

Cette épée, portée par le Sandwirth jusqu'au jour où le feld-maréchal Schasteler lui donna un sabre d'honneur, dut une particulière célébrité au drame historique d'Immermann : « une Tragédie en Tyrol (1). » (1827.)

On était à la veille de la terrible explosion et les autorités bavaroises se croyaient en parfaite sécurité. Montgelas, plus clairvoyant à Munich qu'on ne l'était en Tyrol, avait cependant prescrit la plus active vigilance, défendu tout transport d'armes, ordonné de se défier des étrangers, des messagers, etc. ; ce fut inutile, magistrats

(1) *La Vallée de Passeyer*, par Weber.

et commandants militaires s'endormaient dans une fatale quiétude dont les premiers coups de fusil ne les firent pas sortir.

Déjà, sur plusieurs points, les jeunes gens, pour échapper à la conscription, s'étaient organisés en bandes nombreuses et bien armées, résolus à s'exposer à toutes les extrémités plutôt que d'obéir à une loi qui forçait tous les hommes de seize à quarante ans de combattre contre l'Autriche, dans les rangs des Bavaois et pour le compte de Napoléon. Les garnisons qui occupaient les localités où se multipliaient les réfractaires ayant commis toutes sortes d'excès, avaient été plus d'une fois désarmées et chassées; à Axams, un détachement de 250 hommes attaqué par les paysans, avait dû s'enfuir honteusement, laissant aux mains des vainqueurs 19 blessés et 28 prisonniers. On ne voulut voir

dans ces faits que des émeutes sans conséquence, occasionnées par l'horreur qu'inspirait au peuple la loi de recrutement. C'était pourtant l'insurrection générale qui s'annonçait; elle commençait en Tyrol comme autrefois en Vendée.

